

Significations, figures, formes et traces : penser les interactions à travers l'écriture d'une communauté d'alumni en ligne

Alexander Frame, Gilles Brachotte

▶ **To cite this version:**

Alexander Frame, Gilles Brachotte. Significations, figures, formes et traces : penser les interactions à travers l'écriture d'une communauté d'alumni en ligne. Galinon-Mélénec, B.; Liénard, F.; Zlitni, S. L'Homme-trace: Inscriptions corporelles et techniques, CNRS éditions, pp.199-216, 2016. halshs-01237808

HAL Id: halshs-01237808
https://shs.hal.science/halshs-01237808

Submitted on 19 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Significations, figures, formes et traces : penser les interactions à travers l'écriture d'une communauté d'*alumni* en ligne

Alex Frame & Gilles Brachotte[1]

> « Le social ne peut être saisi que par les *traces* qu'il laisse (au cours d'épreuves) lorsqu'une nouvelle association se crée entre des éléments qui ne sont aucunement « sociaux » par eux-mêmes[2]. »

Ce chapitre prend pour objet des interactions sociales en ligne et le processus d'élaboration de repères de signification intersubjectifs au sein d'un groupe (dynamique culturelle). L'étude porte sur la « communauté en ligne » créée par l'Université de Bourgogne afin de permettre à ses diplômés et à ses étudiants actuels d'interagir et de nouer des liens professionnels. Cette communauté *d'alumni*, baptisée « uB-link », a la spécificité de n'« exister » qu'à travers le site internet www.ub-link.fr : il n'y a pas de possibilités d'interaction offertes à ses membres en dehors de cet « espace virtuel ». En suivant les interactions publiques sur le site internet depuis sa création en 2011, les auteurs ont voulu observer et mieux comprendre la manière dont cette nouvelle communauté allait se construire, se structurer, réguler ses interactions, se doter d'une « culture » propre, reconnue et partagée par ses membres. Ce chapitre propose une analyse de ce processus.

---

[1] Alex Frame est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Bourgogne, rattaché au Centre « Texte Image Langage » (EA4182). Gilles Brachotte est maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Université de Bourgogne, rattaché au laboratoire CIMEOS/3S (EA4177l). Cet article s'inscrit dans un projet de recherche portée par la MSH de Dijon et soutenu par le Conseil Régional de Bourgogne : *« Interactions, usages, dynamiques culturelles et professionnelles dans un réseau social universitaire : le cas uB-link »*.

[2] (Latour et Guilhot 2007, p. 17). Italiques dans l'original.

La participation à une « communauté en ligne » constitue une forme d'interaction sociale bien particulière (Proulx, 2004). Cependant, comme dans toutes les interactions humaines, cela nécessite que chacun fasse appel à des codes, à des valeurs, à des figures et à des représentations plus ou moins partagés avec ses interlocuteurs. Ces savoirs communs, souvent d'ordre culturel, préfigurent l'interaction en elle-même, dans la mesure où ils ont été « appris » ou intégrés par l'individu au cours d'interactions passées, dont ils sont, en quelque sorte, les « traces » (Galinon-Mélénec (éd.), 2011). Ils sont mobilisés de nouveau, dans le jeu goffmanien de figuration intersubjective (Goffman, 1973), pour « faire sens » lors de chaque nouvelle interaction, sachant que chaque interaction peut aussi faire émerger de nouvelles formes et laisser de nouvelles traces. La spécificité des interactions en ligne provient de l'importance du rôle joué par l'interface à travers laquelle les interlocuteurs s'expriment, ou plutôt, dirons-nous, avec laquelle ils interagissent. Cette interface influence la communication à la fois à travers les possibilités techniques qu'elle offre aux utilisateurs et à travers les discours qu'elle porte via les éléments textuels et graphiques qui la composent (discours sur elle-même, sur la communauté).

Bien que la CMO s'intéresse, plus ou moins directement, à la communication humaine, l'implication d'au moins un dispositif sociotechnique dans ce processus de communication soulève des enjeux qui lui sont propres. Pour cette raison, la communication *médiatée* par ordinateur (CMO) est généralement considérée comme un champ particulier des sciences de l'information et de la communication (SIC), en rapport à la fois avec l'analyse des médias et la communication interpersonnelle (Liénard, 2013, p. 21 et seq.). Même sans tomber dans le piège du déterminisme technologique, les analyses centrées sur le rôle et l'influence du dispositif ont souvent tendance à l'isoler en tant qu'artefact et à le dissocier de l'intersubjectivité humaine. On parlera alors d'interactions homme-machine, au risque d'occulter l'interlocuteur humain de l'autre côté de l'écran. Tout en reconnaissant l'importance de la dimension technologique de la CMO, ce chapitre plaide, avec Bruno Latour (Latour et Guilhot, 2007) ou François Cooren (2013), pour une approche intégrée des interactions mettant sur un même plan les acteurs humains et les

acteurs non-humains, y compris les dispositifs de médiation. En appliquant à la CMO une analyse fondée sur une approche sémiopragmatique de la communication interpersonnelle (Frame 2013a et 2013b ; Frame et Boutaud, 2010) et ouverte à l'objet au sens large (Cooren, 2013), ce chapitre propose enfin de transcender, dans l'analyse, le clivage humain/non-humain grâce au paradigme de l'Homme-trace appliqué aux interactions (Galinon-Mélénec (éd.), 2011 ; Galinon-Mélénec et Zlitni (éds), 2013 ; Galinon-Mélénec, 2013). Tout en essayant de mieux comprendre l'évolution culturelle et les interactions entre les Hommes et leur environnement virtuel et non virtuel, nous soulignons la continuité, à un niveau analytique, entre la CMO et la communication interpersonnelle.

CULTURES ET INTERACTIONS : DU MODELE SEMIOPRAGMATIQUE A L'HOMME-TRACE

Le modèle sémiopragmatique, appliqué aux interactions interpersonnelles (Frame 2013a, 2013b ; Frame et Boutaud 2010), s'intéresse tout particulièrement aux relations entre cultures et interactions, entre processus macrosociaux et microsociaux. Inspiré par l'interactionnisme symbolique (Stryker, 1980 ; McCall et Simmons, 1966 ; Mead, 1934), ce modèle cherche à éviter les dérives culturaliste et situationniste, à réconcilier la part de l'acteur et la part de la structure (*structure vs. agency*), tout en laissant sa place aux formes émergentes, en intégrant trois niveaux d'analyse : « la préfiguration », « la configuration » et « la figuration ». Il part du constat selon lequel chaque individu, à travers ses différents groupes d'appartenance, participe à de multiples cultures (Spencer-Oatey et Franklin, 2009 : 46). Ces cultures **préfigurent** les représentations que cet individu mobilise habituellement, ses normes, ses codes, et ainsi de suite, mais ne *déterminent* pas son comportement. Lorsqu'il aborde une interaction particulière, les propos et le comportement de l'individu, ainsi que l'interprétation qu'il pose sur ce qui se passe, sur les discours et des actes d'autrui, sont influencés par ses cultures, mais aussi par la **configuration** de la rencontre : sa définition de la situation et de ses enjeux, les identités des personnes présentes, la

présence d'autres 'acteurs' (y compris, par exemple, une interface), le souvenir d'éventuelles interactions passées avec ces personnes/acteurs ou les institutions qu'elles représentent (Cooren, 2013), de situations considérées comme semblables. Les attentes sont ainsi spécifiques à la rencontre et aux acteurs qui l'animent, aux liens d'amitié ou de rivalité, par exemple, aux relations de pouvoir préexistantes, aux motivations et aux enjeux perçus pour et par les uns et les autres. Les attentes, et donc la manière dont chacun est susceptible d'agir et d'interpréter les actes symboliques d'autrui, sont également marquées par la disposition spatio-temporelle de la rencontre (physique ou virtuelle), par les contraintes perçues et ainsi de suite. Si je sais que mon interlocuteur est très pressé par le temps, j'en tiens compte dans mon jugement de son acte lorsqu'il me coupe la parole ; si je parle vite pour aller à l'essentiel, je peux m'attendre à ce qu'il m'en soit reconnaissant, et donc je peux chercher activement cette reconnaissance à travers la manière dont je m'exprime, pour tenter d'influer sur la relation entre nous, etc. Comme nous le rappellent le courant pragmatique (Blanchet, 1995) et l'Ecole de Palo Alto (Winkin, 1981), la communication est avant tout une relation *qui prend forme dans un contexte*.

Or, le processus de *prise de forme* est un processus émergent : l'interaction microsociale est l'endroit d'émergence de nouvelles formes, dans la communication, et le modèle sémiopragmatique insiste sur cette dimension sensible et « performée » de la communication, à travers la notion de **figuration**. La figuration renvoie à tous les repères de signification posés dans l'interaction même : tous les propos énoncés et les faits qui se déroulent pendant la rencontre, auxquels les interlocuteurs vont se référer pour comprendre ce qui se dit ou se fait par la suite, et auxquels ils peuvent faire allusion à travers leurs propres actes symboliques. La figuration comprend toutes les *figures* invoquées / convoquées, explicitement ou implicitement (Cooren, 2013), retraduites et définies dans l'intersubjectivité, les « mondes possibles » auxquels font appel les interlocuteurs (Boutaud, 2006). Si, par exemple, au cours d'une conversation, les interlocuteurs s'expriment de manière critique à propos d'une tierce personne jugée « incompétente », toute nouvelle référence à cette personne, ou même par extension à ceux qui y

sont associés, peut avoir une connotation liée au jugement déjà porté (qu'on y fasse allusion ou non, qu'on cherche à s'en démarquer, etc.).

Le modèle sémiopragmatique postule ainsi que ces trois niveaux de repères de signification (préfiguration, configuration, figuration) influencent simultanément la manière dont on « fait sens » dans les interactions : ensemble ils constituent le « contexte figuratif ». La Figure 1 illustre cette relation.

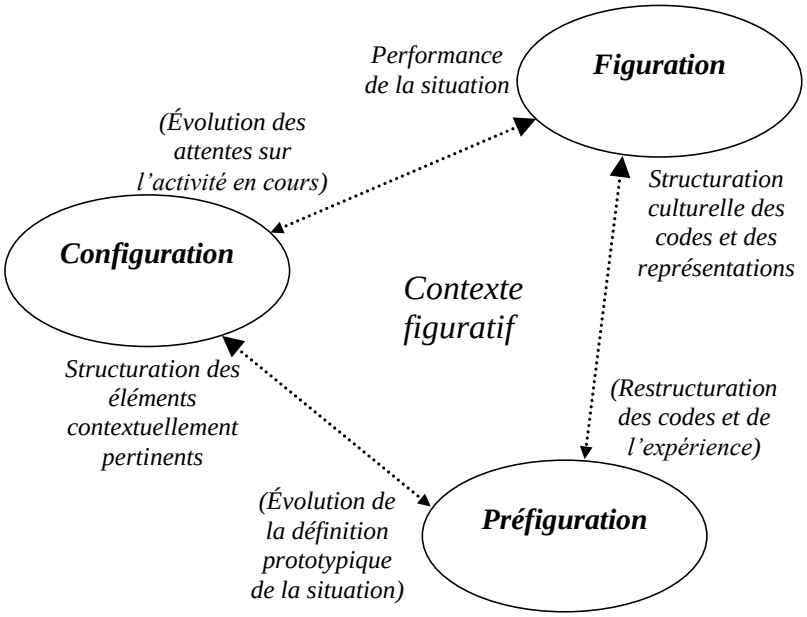


Figure 1 : Les trois niveaux de signification dans une interaction

Grâce à la prise en compte des trois niveaux de signification, le modèle sémiopragmatique tient à éviter l'écueil du déterminisme culturel, qui consisterait à ne tenir compte que de la *préfiguration* culturelle. Il permet aussi de répondre à certaines reproches parfois dressés à l'égard de l'interactionnisme symbolique, lorsque celui-ci semble réduire les acteurs sociaux à des rôles prédéfinis dans la situation, ce qui consiste à centrer le regard sur le niveau appelé ici *configuration*. Enfin, la prise en compte de ces deux premiers niveaux permet aussi d'échapper aux critiques qui peuvent viser une ethnométhodologie qui serait résolument tourné vers l'émergent, l'éphémère, et qui déconnecterait ces phénomènes du social et du culturel. L'approche

sémiopragmatique s'inspire largement des travaux faits dans tous ces domaines, sans vouloir renier cette filiation. Il s'agit davantage de multiplier les regards sur le fait socioculturel émergent afin de mieux cerner ces processus dans leur globalité.

Le fait de relier aussi les niveaux macro/méso (le culturel) et microsocial (l'interaction) ne permet pas seulement de mieux comprendre l'influence des cultures sur les interactions, cela nous aide à penser le processus d'« interculturation » (Demorgon, 2000 ; Frame, 2013c) à l'œuvre. Ainsi, dans la Figure 1, il y a des flèches qui relient les niveaux dans les deux sens, suggérant que les formes émergentes (figuration) peuvent également faire évoluer les représentations aux autres niveaux, en termes des identités et de la définition des situations-types (configuration) et même au niveau des représentations culturelles profondes (préfiguration). Ce processus sera illustré et discuté plus loin[3], mais on observe là, ce qu'Harold Garfinkel appelle « *another next first time* », rendu en français comme une « autre prochaine première fois » par François Cooren (2013 : 62) : l'idée que l'on se fait d'une personne, d'une figure, d'un concept, d'une situation, etc. à l'issue d'une interaction, qui a été (re)façonné dans l'intersubjectivité de la rencontre, et que l'on réemploie, re-convoque, lors d'une nouvelle interaction.

C'est également à travers cette idée de configuration/reconfiguration (*ibid.*: 63) que le paradigme de l'Homme-trace s'avère particulièrement intéressant pour penser ce phénomène de repères émergents qui peuvent influencer les interactions à venir (Galinon-Mélénec (éd.), 2011 ; Galinon-Mélénec et Zlitni (éds), 2013 ; Galinon-Mélénec, 2013). Aborder l'individu comme un ensemble de traces, traces laissées par la somme des expériences spécifiques qui l'ont construit, qui le traversent et qui l'animent toujours, permet en effet de comprendre l'interaction non pas comme un fait social isolé, mais dans la continuité de l'expérience individuelle qui l'expose à une succession de situations sociales qui l'influencent et qu'il influence par sa présence et par ses actes symboliques. Cette analyse sera reprise et développée dans la troisième partie du chapitre.

[3] Pour d'autres exemples, *cf*. Frame, 2008, p. 520-5.

Le paradigme de l'Homme trace nous permet également d'aborder avec plus de facilité l'analyse du dispositif sociotechnique et son impact sur la communication interpersonnelle / la CMO. Comme le souligne Béatrice Galinon-Mélénec, « *toute matière est à la fois signe et trace de ce qui le construit et donc "signe-trace"*. » (2013 : 101). Cette idée s'applique tout aussi bien à des médias immatériels, façonnés par l'activité humaine. En considérant les objets/interfaces comme étant porteurs de traces d'activité humaine – même s'ils peuvent aussi avoir une logique technique propre en tant que systèmes de traces – l'on peut resituer l'interaction dans la suite d'actions sociales qui ont façonné l'état de l'interface à un moment donné. On transcende ainsi la rupture entre les analyses des interactions entre les hommes et celles des interactions hommes-machines (*supra*).

LA CONSTRUCTION CULTURELLE D'UNE COMMUNAUTE SUR UB-LINK

En réalité, c'est la notion même d'« interaction » qui atteint ses limites à travers l'analyse du matériau qui sera abordée dans cette deuxième partie du chapitre. Que met-on derrière le terme d'interaction ? Dans les approches interactionnistes, le terme est habituellement utilisé en synonyme de « rencontre » et défini comme un découpage subjectif de l'activité sociale. Certaines interactions peuvent être plus clairement délimitées que d'autres : la visite médicale commence lorsque le patient rentre dans la salle de consultation du médecin et se termine lorsqu'il en sort. Mais qu'en est-il si le patient, installé en salle d'attente, entend crier le médecin lors de sa consultation précédente ? L'interaction a-t-elle alors commencé pour le patient, et éventuellement pour le médecin s'il est conscient d'avoir été entendu ? Et si les deux se sont croisés et se sont dit « bonjour » plus tôt dans la journée ? Se dire « bonjour » de nouveau signifierait alors qu'on ait oublié la rencontre du matin – autre rencontre, ou partie de la même interaction ? Figuration ou configuration ? Comme l'illustre cette discussion, la distinction entre les trois niveaux du modèle sémiopragmatique est avant tout heuristique et dépend du point de vue de l'observateur et/ou des acteurs concernés. En analysant une suite d'« échanges » en ligne, espacés parfois de quelques jours, quelques semaines, voire quelques mois, peut-on concevoir ces échanges comme *une* seule

interaction ? Peut-on les considérer comme une interaction entre des *personnes* qui ne se sont peut-être jamais rencontrés physiquement, mais qui se connectent sur un « même[4] » outil socionumérique dans des conditions sociales qui peuvent être très différentes, pour y écrire quelques commentaires ? Heureusement, le paradigme de l'Homme-trace nous donne une perspective nous permettant de dépasser un certain nombre de ces questions.

Les six « échanges » qui forment « l'interaction » dont il sera question ici, et qui serviront avant tout à illustrer le potentiel heuristique de cette approche d'analyse, proviennent d'une « communauté » à l'intérieur du réseau uB-link. Ouvertes aux diplômés, aux étudiants et aux personnels de l'université inscrits sur le site, les « communautés » constituent des groupes de discussion liés à une thématique particulière, transversales (ex : « les carrières à l'international »), ou liés à une composante ou à un diplôme particulier (« l'UFR Langues et Communication », « le master MASCI »). Les échanges sont organisés en « discussions », et tous les membres du réseau peuvent lire les contenus de ces discussions. Pour y participer, il faut au préalable « rejoindre » la communauté en question, ce qui se fait sans modération, en un simple clic. La communauté dont est extraite la discussion étudiée ici est une communauté transversale, appelée « réseaux professionnels ». Le fil de discussion s'intitule « Les réseaux en ligne font exploser le 'Dunbar number' » ; il est composé de six échanges postés sur une période de quatre mois, à partir de janvier 2012, peu après le lancement du réseau en décembre 2011, par six personnes différentes[5]. Les messages peuvent être considérés, ici, à la fois comme des interactions et comme des traces. Etant donné leur caractère asynchronique, ce sont même des (traces d')interactions avec d'autres traces, celles laissées par d'autres personnes sur l'interface d'uB-link. Les messages sont reproduits ci-dessous :

[4] Pas dans le sens d'Héraclite, toutefois !

[5] Cette discussion a été retenue, à partir d'un corpus de toutes les discussions sur les six premiers mois de fonctionnement du réseau, puisqu'elle constitue l'une des premières discussions et permet, à ce titre, de mettre en avant une série de postures intersubjectives assez variées.


Ecrit par M 1, le 02/01/2012
Réseaux professionnels

Partager

L'anthropologue Robin Dunbar expose à travers sa théorie que la taille maximum d'un réseau social direct **n'excède pas les 150 contacts**. Lorsqu'on se pose la question, à savoir : combien d'amis je fréquente régulièrement et combien de collègues de travail je côtoie fréquemment, il semble que ce chiffre soit plutôt juste.

Mais c'était sans compter sur les réseaux en ligne ...

Il n'est pas rare en surfant sur ces réseaux de voir des personnes qui affichent des centaines voire des milliers de contacts. Pour les plus médiatiques, cela se comprend mais pour la plupart c'est la course aux contacts qui prime. Si bien qu'on se retrouve parfois avec des demandes de contacts de personnes qu'on ne connait pas, c'est une chose, les réseaux sont l'occasion de « rencontrer » de nouveaux contacts me direz-vous. Mais là où le bât blesse c'est lorsqu'on reçoit des demandes de contacts avec lesquels je n'aurais certainement jamais d'interactions et qui affichent un très beau 10 000 connaissances au compteur...

De votre côté est-ce que vous accepteriez toutes les demandes de contacts ? Pensez-vous qu'il vaut mieux privilégier son réseau proche, les 150 ?

Groupes:
Les réseaux professionnels

Figure 2 : Message 1 – entame de la modératrice de la communauté

Le premier message est posté par la modératrice de la communauté, en l'occurrence la *community manager* d'uB-link. Il s'agit d'un message visant à faire réagir les membres de la communauté, autour d'un sujet qui les intéresse, a priori, qui pose plusieurs questions sur leurs pratiques liées aux réseaux sociaux. L'identité de la communauté manager étant connue d'une grande partie des membres du réseau, on peut considérer, en empruntant la métaphore « ventriloque » de François Cooren (2013), que cette fonction parle « à travers elle » ou, ici, à travers le message écrit. Il s'agit de l'une des premières discussions du groupe, aussi peut-on penser que les informations sélectionnées et la manière dont elles sont présentées vont, encore plus qu'à l'habitude, marquer le dispositif et influencer ce qui suit, en participant à projeter une image du lecteur idéal. Ce message fait explicitement appel à une/des « figures » dans le sens de François Cooren : celle de « l'anthropologue Robin Dunbar », à la fois en son nom propre, et par rapport au domaine scientifique qu'il représente. Le message projette ainsi sur le lecteur la capacité de comprendre

ces références, tout en cherchant à conférer aux propos une certaine légitimité à travers l'invocation/convocation de cette figure. Les références aux pratiques sur les médias sociaux et les questions posées aux membres de ce groupe spécialisé contribuent à construire le lectorat idéal d'utilisateurs des réseaux sociaux. La modératrice fait appel aux expériences des uns et des autres, et les interroge sur leurs propres pratiques sur les réseaux sociaux. A travers la figure-type qu'elle évoque qui a rassemblé « un très beau 10 000 connaissances » sur son compte, elle suppose implicitement que les lecteurs du message partageront – ou du moins comprendront – le jugement de qualité associé au nombre de contacts. Enfin, le style du message peut aussi configurer ce qui suit : il s'agit d'un style assez soutenu avec quelques marques d'oralité, telles que « là où le bât blesse », ou, dans la même phrase, l'alternance de pronoms à la première et à la troisième personne. La première réponse reprend, en effet, les différentes traces dans ce discours.

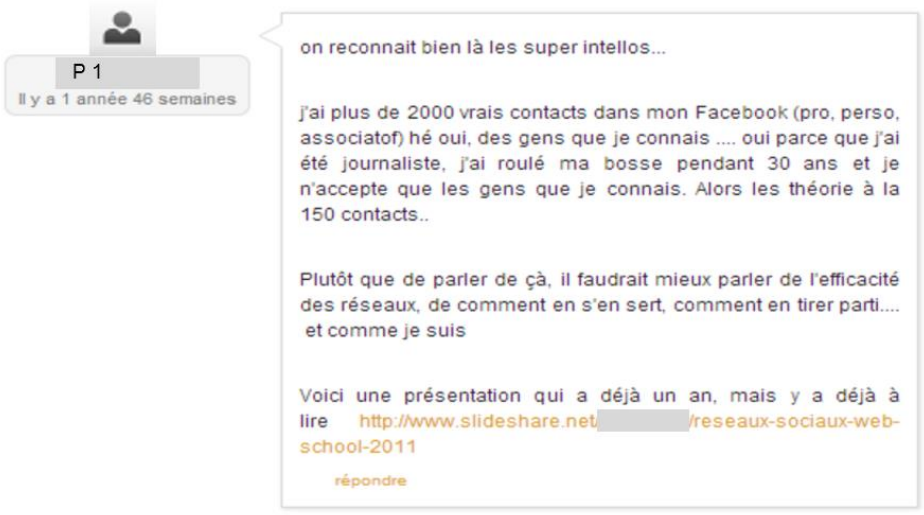


Figure 3 : Message 2 – réponse de P1

Cette réponse, de la part d'un diplômé journaliste spécialisé dans les réseaux sociaux, est intéressante sur le plan de la figuration (goffmanienne) et va également influencer de manière implicite ceux qui écrivent par la suite. L'on remarque une rupture affichée à la fois dans le style et dans les contenus. Le langage est davantage oralisé : « mon Facebook », « hé oui », « roulé ma

bosse », « y'a déjà à lire », avec de nombreuses fautes de syntaxe et d'orthographe. Il se démarque du style plus soutenu, institutionnel du premier message. Cela est d'autant plus marquant que P1 invoque la figure de journaliste : il semble ainsi distinguer entre l'écrit journalistique et la participation quasi-orale, spontanée et peu soignée sur un réseau social. Il inscrit son propos dans le temps rapide des médias sociaux (« déjà un an »), en opposition au temps long de la recherche ou des vérités anthropologiques, et se pose en « expérimenté des réseaux sociaux » et anti-intellectuel : c'est sa pratique des réseaux qui lui permet de balayer d'une phrase la position de la modératrice. Sur le plan des contenus, P1 rejette le débat et en propose un autre, cherchant à donner l'image d'un spécialiste pressé, qui livre rapidement quelques vérités, s'appuyant sur un article qu'il a lui-même contribué à un site collaboratif. Il change de registre et de temporalité, mais pour que le lecteur mesure ces changements, cette opposition, il doit interpréter son message par rapport à la trace existante, c'est-à-dire le message 1.



Figure 4 : Message 3 - réponse de P2

Cette deuxième réponse, à trois semaines d'intervalle, s'adresse à P1. P2, un étudiant, utilise un vouvoiement respectueux et semble chercher à soutenir le point de vue exprimé par la modératrice, tout en proposant une explication pour la spécificité du cas de P1. Sur le plan de l'expression, P2 semble vouloir reproduire le style châtié d'une communauté savante, sans pour autant y arriver totalement (*cf*. l'utilisation inadaptée de *in extenso* et la faute d'orthographe de

« pallier »). Son discours est alors marqué par la figure de l'institution universitaire et contribue à valider la norme configurée par la modératrice qui l'incarne, à travers son rôle et son identité.

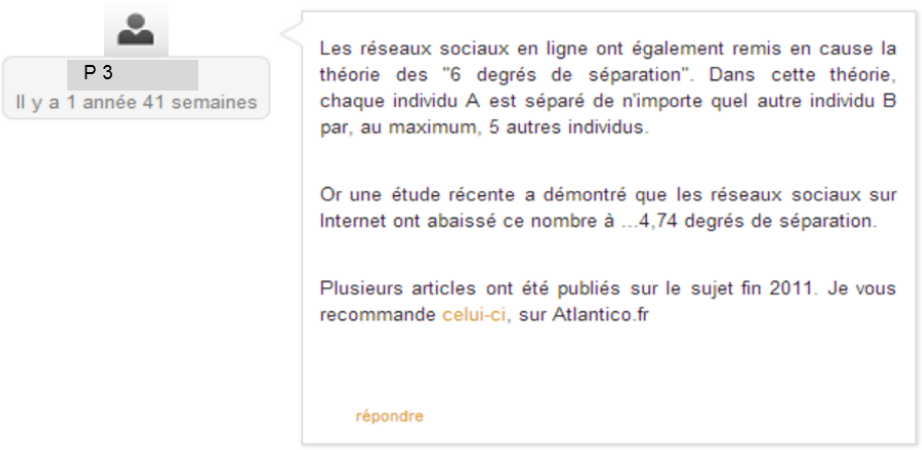


Figure 5 : Message 4 – relance de P3

Le quatrième message constitue une relance de la conversation, sur de nouvelles bases, environ quinze jours plus tard. Il est proche du style écrit du premier post, et ouvre sur un nouveau sujet, en relation avec le premier, mais sans évoquer explicitement les messages précédents. P3, un diplômé, cite « une étude récente » et le site web Atlantico.fr pour donner du poids à son propos.

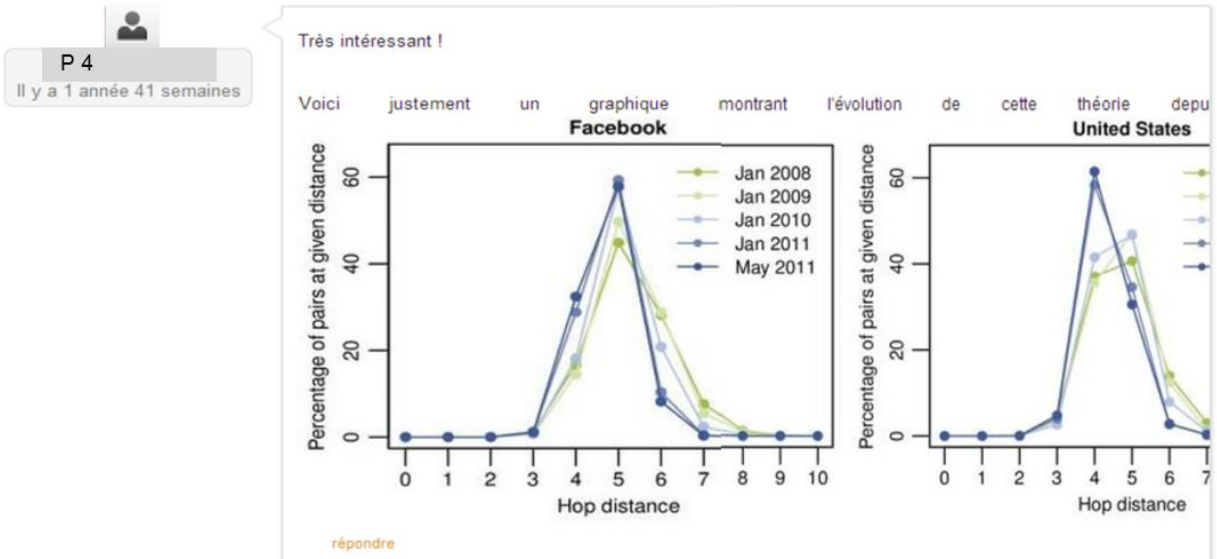


Figure 6 : Message 5 – contribution de P4

Le message de P4 est une réaction directe à celui de P3, de la part d'une autre diplômée. Le texte est minimaliste et les graphiques proposées apparaissent comme un complément d'information : ce sont elles qui « parlent ». Le fait que les graphiques soient en anglais, sans que ceci soit précisé, et sans traduction, peut aussi suggérer que P4 s'adresse consciemment ou inconsciemment à un public universitaire apte à comprendre cette langue, ou à un public habitué à lire des contenus en anglais sur les réseaux sociaux.

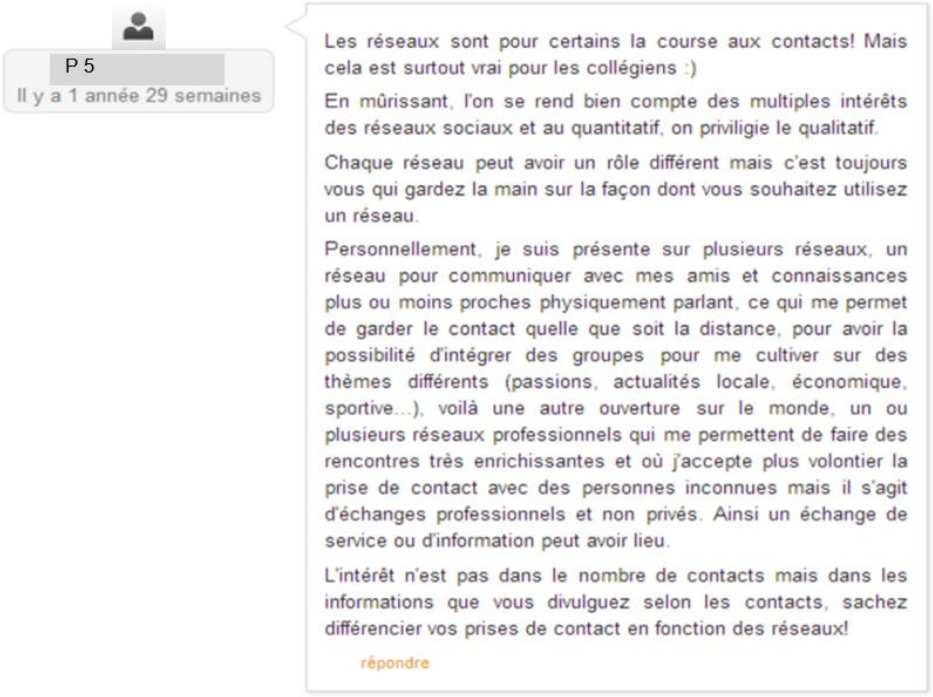


Figure 7 : Message 6 – réponse de P5

Enfin, P5 (un personnel administratif de l'université et modératrice d'un autre groupe) semble vouloir renouer avec le sujet principal et répondre au premier message, tout en tenant compte des remarques de P1. Les deux premiers paragraphes situent son point de vue entre les positions de M1 et de P1. Elle joue sur le registre de l'expérience, à travers les références à la maturité et à ses propres pratiques, et finit par donner des conseils à un lectorat auquel elle s'adresse à la deuxième personne. Mais, si elle utilise un smiley et commet quelques fautes d'orthographe et de syntaxe, elle préfère les formes soutenues « cela » et « l'on », suggérant qu'elle aussi reconnaît à travers ce réseau la norme implicite d'une expression assez soutenue.

Bien que ces analyses soient nécessairement subjectives et fondées avant tout sur des spéculations à propos d'interprétations possibles ou probables, elles servent à illustrer la manière dont procède chaque individu en lisant une suite de messages et en y répondant, le cas échéant. Chaque nouveau message est construit en référence explicite ou implicite aux messages précédents, aux traces des interactions passées, laissées à travers l'interface. En validant ou en remettant en cause explicitement ou implicitement les propos et le style mis en œuvre, chaque nouvel utilisateur réagit avec l'agrégat de traces, superposant ses traces à lui, pour faire évoluer l'ensemble. Dans l'exemple étudié, l'intervention de P1 n'a pas remis en cause directement, pour les autres usagers, le style et les propos tenus par la modératrice, mais son influence peut être soupçonnée jusque dans le message 6.

A travers ces échanges, sur un réseau social en voie de construction, on voit se dessiner un semblant de norme autour du style (soutenu) en vigueur et du public adressé (universitaires / adeptes des réseaux sociaux) au sein de ce groupe particulier. L'on aperçoit la manière dont différentes figures peuvent être mobilisées par les individus (dont celles de l'université, de l'expérience, du journaliste…), afin de prêter leur poids à un discours, ou alors imposer un certain style ou propos : une ventriloquie qui fonctionne dans les deux sens, comme l'évoque François Cooren. L'exemple analysé demande naturellement à être confronté à des échanges au sein d'autres groupes, pour identifier d'éventuelles spécificités. L'interface en elle-même a été passée presque sous silence, faute de place pour développer davantage, mais il va de soi que cette interface dans son ensemble joue également un rôle de configuration des échanges, que ce soit à travers sa dimension graphique/ergonomique, ou au niveau des fonctions techniques permises.

En complément des approches par traces et par ventriloquie, le modèle sémiopragmatique nous encourage à penser l'articulation du culturel, du social et de l'émergent dans les interactions. Il nous permet de catégoriser les traces *performées* (dans l'interaction), les traces qui *configurent* (propres à la situation particulière et aux personnes spécifiques présentes) et les traces qui *préfigurent* (à un niveau plus général, applicables entre situations et avec différentes personnes).

Parmi les principaux savoirs préfigurés à travers cet exemple, une compétence communicationnelle (Hymes, 1984) en langue française (et une compréhension basique de la langue anglaise), des connaissances et des compétences sur les réseaux sociaux et une éducation universitaire semblent être des présupposés partagés. Le dispositif en lui-même configure les échanges, que ce soit à travers l'interface ou les informations postées, les identités de ceux qui ont participé au débat, mais aussi peut-être, de ceux qui n'y participent pas, et en premier lieu les autres membres de la « communauté » « Réseaux professionnels » qui risquent de consulter les messages et donc d'être perçus par les auteurs des messages comme un public potentiel. Enfin, c'est à travers les messages que l'on fait évoluer le propos dans son ensemble, qu'on introduit de nouvelles figures, qu'on se conforme ou non au style ou au ton de l'un ou de l'autre, qu'on contribue à faire émerger des formes et des normes utilisables pour une « autre prochaine première fois » (Garfinkel, 1967 ; Cooren, 2013).

Du fait de la suite d'échanges sur le dispositif, les niveaux de figuration et de configuration sont ici très liés : chaque message est écrit par rapport à la configuration des messages précédents, à leur style et aux figures qu'ils évoquent. De ce point de vue, il y a là une différence importante au niveau de la figuration entre la communication synchrone et asynchrone. Alors que dans une interaction face-à-face, la figuration est le lieu de la « négociation » intersubjective, ici les tours de parole/d'écrit constituent autant d'actes isolés, sans rétroaction (*feedback*) immédiate. Chaque message est le lieu de la figuration (formes émergentes), et cette figuration contribue à faire évoluer la configuration du dispositif pour le message suivant.

D'un autre point de vue, puisque les limites de l'interaction sont subjectives (*supra*) l'analyste peut considérer que les différents messages pris ensemble forment l'interaction, et changer ainsi de niveau le regard qu'il porte sur l'analyse. La figuration dans cette interaction est alors constituée par l'ensemble des messages postés, perçu comme de tours de parole à distance et asynchrones. Ce n'est qu'au regard de la suite entière de messages qu'on va considérer qu'elle provoque une évolution dans les représentations de la configuration du dispositif sociotechnique.

Ce point est essentiellement technique/heuristique et peut être tranché d'une manière ou de l'autre – il s'agit simplement d'un changement de niveau de regard sur un même processus.

DES TRACES MATERIELLES ET IMMATERIELLES

Cette discussion de la limite entre figuration et configuration est liée à son tour à la *matérialisation* des traces à travers l'exemple choisi, et dans la CMO plus généralement. Car, dans la CMO, comme dans les échanges épistolaires et dans la communication écrite dans sa globalité, on peut parler de l'« *object*ivation » d'un discours en trace. Le discours est représenté, *objectivé* sous forme de texte, d'artefact langagier, qui revêt alors une signification propre et particulière, distincte de celle du simple propos qu'il véhicule, tel le texte de loi (Cooren, 2013 : 224), le graffiti, le procès-verbal, etc. L'existence de ces traces matérialisées nous pousse à souligner, avec François Cooren ou Bruno Latour (2007), l'importance de la prise en compte des objets et d'autres acteurs non-humains dans les interactions.

En même temps, le paradigme de l'Homme-trace nous encourage à prendre en considération les traces de manière plus générale. En inversant la logique, la communication interpersonnelle peut être conçue comme une dématérialisation ou une intériorisation des traces. Dans l'exemple discuté ici, les propos étaient asynchrones et inscrits sur l'interface numérique, mais nous avons analysés ces traces à l'aide d'un regard empreint de l'analyse conversationnelle (Sacks, 1992). Par extension, nous pouvons voir dans les conversations interpersonnelles l'échange de propos qui convoquent des traces immatérielles (souvenirs, figures, savoirs, codes, représentations, etc.). Ces mêmes conversations contribuent à (re)configurer les traces immatérielles mobilisées et actualisées pour ainsi laisser de nouvelles traces pour une « autre prochaine première fois ». Les « contenus » de ces traces immatérielles sont des concepts, des figures, des souvenirs, etc., alors que les « contenants » sur lesquels elles sont « écrites » sont nos esprits. En définissant l'Homme-trace « *à la fois producteur de traces et construit de traces* » (2011), Béatrice Galinon-Mélénec

ouvre la voie à l'analyse de ces traces immatérielles qui constituent, qui construisent les êtres humains.

Dire que l'homme est un produit des traces (matérielles mais surtout immatérielles) laissées par son expérience revient à souligner l'influence de l'éducation et du vécu, mais aussi des contraintes organisationnelles, relationnelles, etc., plus ou moins passagers ou durables, qui pèsent sur chacun et qui influencent sa manière de se comporter, de communiquer, à un moment donné. Ces traces ne sont que peu accessibles à l'observateur extérieur et même à la conscience de l'individu concerné. Comme pour le « Boson de Higgs », il s'agit plutôt pour le chercheur de postuler leur existence et leur influence sur le comportement que de tenter de les identifier précisément.

La notion de trace *immatérielle* laisse apparaître les problématiques psychologiques de perception et de mémoire (dissonance cognitive), ainsi que la dimension intersubjective de la compréhension ou l'interprétation. L'Homme-trace n'est pas neutre face à un stimulus social, à un acte symbolique, la manière dont il le perçoit est déjà influencée par les traces qui façonnent son regard, sa vision du monde, de la situation et de ses enjeux, etc. Sa perception en est sélective (Festinger, 1957), tout comme l'interprétation qu'il en fait et la manière dont il peut s'en souvenir, le cas échéant (*ibid*.). En agissant face à un stimulus, il laisse lui-même des traces, matérielles, sous formes d'objets, d'écrits, de manifestations physiques, ou immatérielles, en « marquant les esprits » de ses interlocuteurs, en passant par une médiation à la fois intersubjective (les propos collectivement admis ou non, dans l'interaction) et individuelle (le filtre de leurs propres traces).

L'immatérialité de ces traces est par ailleurs à l'origine de nombreux « problèmes » rencontrés dans la vie sociale de tous les jours, « problèmes » qui sont également la source d'une certaine richesse intersubjective de la communication. Ainsi, des « trous de mémoire », mais surtout des filtres socio-culturels/individuels différents font que les traces d'un même stimulus ne sont pas les mêmes pour les uns et pour les autres. Avec plus ou moins de bonne foi, on se dispute différentes

« versions » d'une histoire, d'un « fait ». L'immatérialité des traces intériorisées donne aussi toute sa valeur sociale à la « trace écrite », qui a pour fonction de *figer* la version d'un contenu pour la rendre accessible à tous. Le dictionnaire et l'encyclopédie en sont de bons exemples, même si, là encore, la multiplication des sources textuelles, de surcroit à l'ère numérique, permet d'opposer les textes les uns contre les autres et ouvre sur des problématiques de légitimité sociale.

Pour illustrer l'idée du texte figé, François Cooren (2013 : 224) évoque le texte de loi, qui est consultable par tous – à défaut d'être connu de tous – mais que différents acteurs sociaux peuvent chercher à (ré)interpréter de différentes manières selon les interactions. Toutefois, écrit François Cooren, la valeur du texte restera après l'interaction et agira constamment de la même manière sur le domaine social, pour une « autre prochaine première fois ». Si l'on emprunte le langage de la sémiopragmatique, le texte préfigure et configure l'interaction, et se trouve interprété, performé, dans la figuration. Or, dans le cas d'un système juridique fondé sur la jurisprudence, même si les mots du texte en lui-même ne change pas, l'interaction (ici, le procès devant un tribunal) peut contribuer à faire évoluer les conditions d'application du texte de loi pour une autre prochaine première fois, où l'on invoquera également les décisions antérieures, et notamment les plus récentes. En fonction de la décision de justice *performée* qui actualise le texte en question, la configuration de sa future application aura changée, dans un contexte juridique plus général.

Il s'avère ainsi que même les traces écrites qui restent identiques ne sont pas figées et immuables du point de vue de leur signification configurée. L'opposition entre figé et non figé n'est donc pas aussi nette que celle entre la matérialité et la non matérialité des traces. Il vaut peut-être mieux penser les traces en termes d'un continuum entre différents niveaux de figement. Entre l'écrit à un extrême et la prise de forme, la cristallisation éphémère d'une idée à l'autre, à l'image du souvenir d'un rêve qui nous hante mais dont nous ne parvenons pas à nous rappeler les détails, dans l'état de réveil. Entre ces deux extrêmes se trouvent des traces plus ou moins stables et durables : les concepts de la langue définis par les dictionnaires, les figures de pensée, mais aussi les figures et faits historiques, d'actualité, les mythes culturels, les personnages de films, les personnages

publics, les personnes connues personnellement, etc., qui ont marqué les individus à travers leurs traces intériorisées et qu'ils peuvent invoquer et convoquer lors de leurs interactions.

Conclusion

En recentrant l'analyse sur la notion de trace, le paradigme de l'Homme-trace nous permet de relier la CMO, avec une médiation qui s'opère par le biais d'une trace numérique (Galinon-Mélénec et Zlitni (éds.), 2013) et la communication interpersonnelle, où les individus font également référence à des traces, cette fois immatérielles et plus ou moins figées, pour interagir. Considérer les acteurs sociaux comme le produit des traces qui les composent, qu'ils communiquent à l'aide de traces symboliques, en direct ou à travers des interfaces constituées elles aussi de traces, nous permet de prendre en compte le rôle des objets dans la communication humaine.

Pour aller plus loin, en suivant le modèle de Richard Dawkins dans son célèbre ouvrage *Le gène égoïste* (1975), on peut même se poser la question de la primauté de la trace dans la communication. De manière un peu provocatrice, Richard Dawkins suggère qu'on peut considérer l'humain comme la « machine à survie » des gènes, ou des séquences d'ADN qui les composent. Les Hommes, dit-il, comme les autres espèces animales et végétales, constituent des organismes optimisés à travers la sélection naturelle qui permettent aux gènes de se propager, génération après génération. Opérer un tel renversement, dans le domaine qui nous intéresse, reviendrait à considérer la trace comme élément de base de la communication, élément pouvant se retrouver sous différentes formes et sur différents « supports », dont des êtres humains, supports qui assurent la transmission, mais aussi l'actualisation et la médiation sociale des traces. La communication homme-machine deviendrait alors la communication entre différents supports de traces, le premier doté d'une capacité d'intelligence et de créativité spontanées, le second non. Voir dans l'humain ou dans l'animal un « support de traces » ne remet pas en cause l'agentivité de l'être doté d'une conscience (Mead, 1934), mais peut servir à nous rappeler que cette conscience

est elle-même nourrie de traces. Cette vision n'accorde pas non plus une quelconque intentionnalité ou agentivité à la trace en elle-même. En revanche, elle reconnaît que le monde social est fait de traces, de signifiants, et que c'est grâce à eux que les êtres sociaux que nous sommes pensons et communiquons, tout en faisant évoluer ces mêmes traces.

A travers ce chapitre, nous avons cherché à démontrer l'intérêt heuristique de trois paradigmes complémentaires pour penser l'interpersonnel et son articulation avec le social. Le modèle sémiopragmatique met en avant la continuité entre les niveaux micro et macro, de la préfiguration culturelle, passant par la configuration de la situation, à la performance des interactions. Ces formes émergentes opèrent ensuite une reconfiguration des autres niveaux. Le modèle ventriloque, proposé par François Cooren, partage cette vision des relations entre le social et l'interactionnel, tout en mettant davantage l'accent sur des questions de pouvoir, à travers les acteurs, les figures et les objets invoqués et convoqués pour faire partie de l'interaction. Enfin, le modèle de l'Homme-trace nous aide à remettre en cause le clivage homme-objet, en faveur d'une vision qui laisse toute sa place aux expériences individuelles qui s'expriment à travers les individus qui les portent, à la fois dans la production et dans l'interprétation.

OUVRAGES CITES :

BLANCHET Philippe, 1995, *La Pragmatique d'Austin à Goffman*, Paris, Bertrand Lacoste.

BOUTAUD Jean-Jacques, 2006, « Les organisations, entre idéal du moi et monde possible », dans *Pratiques et usages organisationnels des sciences et technologies de l'Information et de la Communication,* Actes de colloque, Université de Rennes.

COOREN François, 2013, *Manières de faire parler: interaction et ventriloquie*, Lormont, Le bord de l'eau, 268 p.

DAWKINS Richard, 1975, *The Selfish Gene*, Oxford ; New York, Oxford University Press, 368 p.

DEMORGON Jacques, 2000, *L'interculturation du monde*, Paris, Anthropos.

FESTINGER Leon, 1957, *A theory of cognitive dissonance*, Evanson (ILL.), Row Peterson.

FRAME Alex, 2013a, « De la sémiotique pour penser la complexité de la communication interpersonnelle : l'approche sémiopragmatique des interactions sociales », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 1 août 2013, n° 3.

FRAME Alex, 2013b, *Communication et interculturalité : cultures et interactions interpersonnelles*, Paris, Hermès Science Publishing, 334 p.

FRAME Alex, 2013c, « PR and Global Interculturation. Methodological Challenges for (Cross)Cultural PR Research » dans Adeymir Okay, Valérie Carayol et Ralph Tench (eds.), *Researching the Changing Profession of Public Relations*, Brussels, Peter Lang, p. 143-156.

FRAME Alex, 2008, *Repenser l'interculturel en communication : Performance culturelle et construction des identités au sein d'une association européenne*, Université de Bourgogne, Dijon, 643 p.

FRAME Alex et BOUTAUD Jean-Jacques, 2010, « Performing Identities and Constructing Meaning in Interpersonal Encounters: A Semiopragmatics Approach to Communication » dans *Constructing Identity in Interpersonal Communication*, Helsinki, Société Néophilologique, vol.LXXXI, p. 85-96.

GALINON-MELENEC Béatrice, 2013, « Des signes-traces à l'Homme-trace. La production et l'interprétation des traces placées dans une perspective anthropologique », *Intellectica*, 2013, vol. 59, n° 1, p. 89-113.

GALINON-MÉLÉNEC Béatrice (ed.), 2011, *L'Homme-trace: perspectives anthropologiques des traces contemporaines*, Paris, CNRS éditions, 412 p.

GALINON-MÉLÉNEC Béatrice et ZLITNI Sami (eds.), 2013, *Traces numériques: de la production à l'interprétation*, Paris, CNRS éditions.

GARFINKEL Harold, 1967, *Studies in Ethnomethodology*, Cambridge, Polity Press.

GOFFMAN Erving, 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne : 1. la présentation de soi*, Paris, Editions de Minuit.

HYMES Dell, 1984, *Vers la compétence de communication*, Paris, Hâtier.

LATOUR Bruno et GUILHOT Nicolas, 2007, *Changer de société, refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte.

LIENARD Fabien, 2013, *Contribution des Sciences du Langage aux Sciences de l'Information et de la Communication. Pour une approche sociopragmatique de la communication électronique*, Mémoire d'HDR, 218 p.

MCCALL George J. et SIMMONS J.L., 1966, *Identities and Interactions. An examination of Human Associations in Everyday Life*, New York, Free Press

MEAD George Herbert, 1934, *Mind, Self and Society from the Standpoint of a Social Behaviorist*, Chicago, University of Chicago Press

PROULX Serge, 2004, « Les communautés virtuelles construisent-elles du lien social? » dans *L'organisation média. Dispositifs médiatiques, sémiotiques et de médiations de l'organisation*, Actes de colloque, Université Jean Moulin, Lyon.

SACKS Harvey, 1992, *Lectures on Conversation*, Oxford, Blackwell, 818 p.

SPENCER-OATEY Helen et FRANKLIN Peter, 2009, *Intercultural interaction : a multidisciplinary approach to intercultural communication*, Basingstoke, Palgrave Macmillan.

STRYKER Sheldon, 1980, *Symbolic Interactionism: Social Structural Version*, Menlo Park, CA, Benjamin/ Cummings Pub. Co, 2002

WINKIN Yves, 1981, *La Nouvelle Communication*, Paris, Seuil.